

Après Jos Monferrand ?

Jean Désy

Numéro 34, décembre 1991

Mythes et Romans de l'Amérique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025689ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025689ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Désy, J. (1991). Après Jos Monferrand ? *Urgences*, (34).

<https://doi.org/10.7202/025689ar>

Après Jos Monferrand ?

Jean Désy

Il y a plusieurs années, je passais une bonne partie de mon temps sur les lacs et les rivières du Québec. J'explorais le pays, en canot ou à pied. Je couchais dehors. Je mangeais souvent froid, mais les aliments avaient bon goût. J'aimais escalader des caps, me salir avec de l'humus, me baigner dans l'eau glacée. Et j'écoutais Gilles Vigneault. Sa poésie m'emportait et je l'emportais avec moi jusqu'au fin fond des bois. Dans ma tête résonnait souvent la chanson de Jos Monferrand. Je la gueulais en canotant, découvrant un pays qui, déjà, avait été découvert, mais tant et aussi longtemps qu'on n'a pas mis soi-même les pieds dans la forêt qui nous enchante, qu'on n'a pas marché dans le rêve... En ce temps-là, je crois, je vivais un moment mythique de mon existence. À mon insu, j'aspirais à vivre le cul sur le bord du cap Diamant, les pieds dans l'eau du Saint-Laurent. Je rêvais tout éveillé la vie fantasmagorique d'un géant, créée de toutes pièces par un poète qui savait, et continue étonnamment bien de savoir nommer le pays. Nommer un pays revient à l'animer, à lui insuffler de l'existence... Je vivais en état de rêverie, c'est-à-dire que mes actions, toutes réelles, celles qui me dirigeaient vers des lacs neufs, se faisaient en conjonction avec mes rêves. En quelque sorte, ma réalité se nourrissait d'une chanson mettant en scène un personnage titanesque, associé à un univers à la portée de mon imagination. À son tour, la réalité abreuvait le mythe.

Perpétuel va-et-vient entre fiction et réalité, au sein d'un irréel bien réel. Depuis, mes courses en canot ont cessé. Par nécessité, je suis devenu plus sédentaire. Je lis et je tente d'écrire. J'aime toujours le Nord, la nordicité, l'histoire d'Agaguk. Les grands espaces me donnent la certitude qu'il me reste de la place. Tout n'a pas été joué, tout n'a pas été dit. Bref, j'aime le Québec épouvanté par l'hiver. Je n'y peux rien. Je ressens mon pays sans trop le comprendre. J'irai probablement un jour faire mon tour dans la Floride aux oranges délicieuses, mais en attendant je m'agrippe à un Québec lui-même agrippé au courant du Labrador. Et pour continuer ma

voyagerie, je suis à la recherche d'autres mythes auxquels je pourrais me rattacher. Jos Monferrand a perdu de sa magie. Quel poète pourrait maintenant m'aider ? Anne Hébert ? Victor-Lévy Beaulieu ? Jacques Poulin ? Suzanne Jacob ? Je ne sais trop. Leurs personnages demeurent ténébreux et tourmentés. Sans cesse, ils me renvoient l'image de ma souffrance. Ils sont pourtant l'expression d'une réalité qui est mienne, dont je ne peux me détacher. La littérature québécoise n'a rien à envier aux autres littératures. Il n'en demeure pas moins que je regimbe. Je me dis : notre imaginaire est-il seulement gris brun ? Achèverons-nous un jour de déterrer nos impuissances, nos peurs et nos difficultés d'être ? Finirons-nous par nous assumer ? Je suis profondément ému par la littérature d'ici mais je ne n'entrevois pas le sourire ou le port de tête d'un personnage fort et divin auquel je voudrais m'identifier. Pourtant, au moment où le peuple québécois s'apprête à passer l'âge de l'adolescence, il me semble qu'il est inévitable que, des confins de son imaginaire, d'autres Jos Monferrand surgissent. Le mythe du cowboy américain ou de Daniel Boone n'est pas suffisant, ne sera jamais suffisant. J'attends le géant ou la géante qui peuplera mes nuits et mes jours, qui me permettra de croire que ma destinée a un sens, que notre destinée collective a un sens. Ce personnage aura la peau pâle mais de l'Asiate dans les veines.